

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre V

Le jour suivant, quand je me réveillai, de bon matin, comme si le sommeil avait été seulement une parenthèse, et quoique je me sentisse frais, dispos et la tête libre, le cauchemar revint et l'imagination reprit sur moi son empire tyrannique. Moins nerveux, cependant, je me vêtis avec un soin qui ne m'était pas habituel, et je me dirigeai vers la maison de Thérèse, décidé à éclaircir la situation, à prendre position et, si besoin était, lui reprocher son dédain et l'accuser de trahison. Et, en plein drame, je me sentais joyeux.

J'ai déjà parlé de la véhémence de mon caractère et de mon ressort pour réaliser ma volonté ; on ne s'étonnera donc pas qu'à cette époque ces particularités allassent jusqu'au ridicule, et moins, si on tient compte qu'étant donné l'inexpérience de la jeune fille, ma sottise ne serait pas pour elle ridicule, mais dramatique, et que ce matin de printemps, il faisait une chaleur accablante, le vent du nord soufflait à rendre fou, le soleil, malgré l'heure matinale, rayonnait, et la terre, rendue humide par les pluies, récentes, dégageait une vapeur capiteuse, qui créait une atmosphère de serre

chaude.

Don Inginio venait de sortir à cheval et Thérèse prenait du maté en se promenant lentement dans la première cour, lorsque j'arrivai. En traversant notre jardin ensoleillé et la rue dont le sol brûlait sous le soleil, je sentis comme un bourdonnement dans mon cerveau et tout mon sang-froid disparut. Je ne vis pas Thérèse, je ne vis qu'une image confuse, brune et rosée, avec de longues tresses tombant sur le libre vêtement de mousseline, et, oubliant toute la scène combinée dans ma chambre, je courus vers elle, la saisis par la taille et m'écriai douloureusement comme si elle était déjà au courant de tout ce qui s'était passé ou que j'imaginai :

- *Pourquoi es-tu si belle ?*

Cet *ex abrupto*, presque d'un fou, produisit son effet naturel, dont je compris la logique bien que je ne fusse pas habitué à de tels refus. Il ne s'agissait pas d'une de mes servantes et cette impétuosité la surprit, lui fit peur, l'indigna. D'un geste brusque, elle se libéra de mon bras, et, dans son mouvement craintif et brusque, laissa tomber et rouler sur les carreaux le maté qui se brisa avec un bruit sourd, pendant que la petite boule d'argent sautait en carillonnant de ses notes argentines.

La réaction se produisit en moi brusquement. A l'acte impulsif et brutal suivit une timidité

extrême. Je voulus dire quelque chose et parvins seulement à répéter d'un air embarrassé: « *mais ... mais...* » J'essayai, nouveau don Quichotte, de me rappeler quelque circonstance analogue, lue dans les livres, mais je n'évoquai que des faits vagues et ridicules, entièrement en dehors de la situation, et, l'amour-propre blessé par la honte, j'aurais mis là fin aux choses, si la jeune fille, magnifiquement et instinctivement féminine, ne m'avait tendu la perche et n'avait retiré toute importance à la scène, en me disant avec son léger zézaiement, pendant que je ramassais la petite boule et les morceaux du maté :

- *Quelle peur tu m'as faite ! J'étais distraite.*

Elle n'ajouta rien de plus. Ce n'était pas nécessaire et n'aurait pas été facile. Mais ces quelques mots suffirent à me rendre mon aplomb et me permirent de chercher un nouveau plan, un autre point de départ pour l'attaque. Et, sans beaucoup hésiter, comprenant instinctivement que dans l'ennemi présumé je pouvais trouver un allié secret, je commençai par ce qui me vint tout d'abord, c'est-à-dire par la plus bête des trivialités :

- *Tu as vu – demandai-je avec un accent indifférent – la quantité de « macachines » qu'il y a dans les champs ?*

Comme si cela l'intéressait vraiment, elle sourit, fit un pas vers moi, et me demanda



en me regardant avec ses yeux noirs et francs :

- *Il y en a beaucoup ?*
- *Enormément. Veux-tu que je t'en apporte?*
- *Par ce soleil ? Non, non, tu pourrais attraper une insolation.*
- *Bah ! Le soleil ne me gêne pas, Je vais toujours au soleil et il ne m'a jamais rien fait.*
- *De plus, je ne les aime pas.*

Elle dit ces mots avec beaucoup de coquetterie, en rougissant, délicieuse avec son zézaiement, son sourire tendre et l'éclat heureux de ses yeux. Je cherchai un autre cadeau.

- *Et les « oeufs de coq » ?*
- *Oh ! cela, oui ; mais pas pour les manger, je les mets dans des pots de fleurs, et ça fait très joli ...*



- *Eh bien, tu verras ! Tu verras le tas que je vais t'apporter !* – m'écriai-je avec résolution, comme si je promettais de réaliser une prouesse, si bien, qu'alarmée, essayant de me retenir doucement pendant que je sortais précipitamment :
- *Ne va pas faire quelque bêtise, Maurice* – supplia-t-elle.
- *Laisse, laisse donc.*

Et je sortis. en courant. Pour trois raisons : parce que la situation, beaucoup moins tendue qu'au début, n'en était pas moins encore embarrassante ; parce que le prétexte, quoique tiré par les cheveux, me servait à merveille pour me retirer avec dignité, laissant

la scène en suspens, et que l'idée m'était venue d'un acte romantique qui était de ceux qui produisent toujours un grand effet sur le coeur féminin. Des « *oeufs de coq* », il n'y en avait, pour le moment, que dans un ravin à pic, près du ruisseau, et les branches de la petite plante sylvestre, dont les fruits ovés et nacrés font les délices des enfants, pendaient sur ce que t'on peut appeler un abîme, à peine au-dessus des trous de perroquets sauvages, experts dans l'art de découvrir des endroits inaccessibles pour installer leur nid.



© Jardin Mundani ©

Ceux qui risquent leur vie pour réaliser le caprice d'une femme aimée, soit dans les

glaciers perfides à la recherche de l'edelweiss, soit dans la fosse aux lions, pour ramasser un gant parfumé entre les pattes des fauves, avaient toute mon admiration, non seulement pour leur héroïsme, mais parce que leur volonté les portait à la réalisation de leurs désirs passionnés. Ceux-là sont des hommes ! Ils veulent un triomphe, un plaisir, ils le paient sans en fixer le prix, plus grands que ceux qui jettent leur fortune pour un caprice, quoique cela soit très grand aussi, malgré le ridicule dont peuvent les entourer ceux qui ne comprennent pas leur action héroïque. Je me sentais capable de faire la même chose que les premiers, et j'ajouterai que je me sentrais encore dans des dispositions analogues, si le motif déterminant était d'une plus grande importance. De même que je fus capable dans l'adolescence de m'exposer pour offrir des «*oeufs de coq* » à une petite fille, je me sens prêt, maintenant que j'ai des cheveux blancs, à tenter n'importe quel effort, héroïque ou non, louable ou répréhensible, si en dépend la réalisation d'un désir que j'ai au coeur.

Une heure après mon brusque départ, je revins à la maison de Thérèse avec mon mouchoir rempli de grandes perles verdâtres, à demi transparentes, qui se détachaient sur le vert plus sombre des feuilles. L'enfant reçut le présent avec joie et voulut à toute force que je

lui conte où et comment j'avais fait la belle récolte. Dans le langage grossier et imprécis qui était alors mon unique moyen d'expression, je lui racontai l'aventure, la descente jusqu'au ravin des perroquets, au moyen d'une corde attachée à un arbre au bord de l'abîme, les cris étourdissants et furieux des perroquets en se croyant attaqués, les oscillations de la corde dans le vide, pendant que j'arrachais les fruits et les mettais dans mes poches, la douleur de mes mains brûlées par le frottement violent, la difficulté de l'ascension finale quand il aurait été si facile, si la corde avait été assez longue, de descendre jusqu'au ruisseau qui courait à dix mètres de mes pieds ... Thérèse, émerveillée, me harcelait de questions, m'obligeant à compléter mon récit par de minutieux détails dont la plupart étaient inventés ou évoqués de mes lectures afin de donner plus de relief à ma prouesse. Les yeux de Thérèse brillaient d'enthousiasme. Ses lèvres, un peu épaisses et si rouges, souriaient avec une expression admirative, et, en même temps, angoissée, pendant que ses joues rougissaient ou pâlissaient alternativement. Quand je finis, elle murmura :

- *Merci beaucoup ! Tu es très courageux !*

Et elle rougit comme un coquelicot, pendant qu'elle baissait les yeux pour

regarder les petits fruits qu'elle soutenait des deux mains dans son tablier.

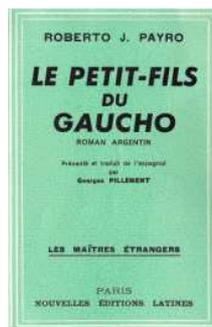
Je pensai que la situation avait changé radicalement, mais je ne me risquai pas à en utiliser les avantages ou je ne trouvais pas le moyen d'en tirer profit. Je me bornai à dire que cela n'avait pas d'importance, que n'importe qui en aurait fait autant, que j'étais prêt à tout pour lui faire plaisir ... Elle me donna, en récompense, un petit brin du jasmin qu'elle-même cultivait, et me dit, souriante, en me quittant :

- *Et ne sois pas comme avant, ne sois pas si sauvage ! Viens nous voir de temps en temps.*
- *Bien sûr que je viendrai !*

Et j'y allai tous les jours, parfois matin et soir, de préférence lorsque don Inginio n'était pas là. L'intimité de l'enfance renaquit ainsi, mais sous une autre forme. Quoique évidemment amoureuse de moi, quoique candide et discrète, Thérèse restait dans une réserve qui, chez une autre femme, aurait paru habile et calculée. Sans prendre trop mal mes avances, elle savait me tenir à distance et repousser sans acrimonie toute liberté d'action, me permettant, en échange, toutes les libertés de parole que je prenais. Elles n'étaient pas nombreuses à dire vrai, parce que les déclarations d'amour abstruses et

mielleuses que je trouvais dans quelques romans me paraissaient pour elle incompréhensibles, alors que les formules entendues dans mon milieu rustique et ignorant, les grossières allusions, les frôlements équivoques, la phrase crue, vulgaire, qui venaient à mes lèvres, n'en sortaient pas, par une espèce de pudeur instinctive faite d'un bon goût inné qui commençait à se développer en moi. Nous jouions, en somme, comme des enfants, courant et sautant, nous racontant des contes et des rêves, et il y avait en elle un mélange de toute la coquetterie de la femme et de toute la candeur de l'enfant qui irritait et, en même temps, tranquillisait mes passions.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>

Les illustrations des « *œufs de coq* » (« *huevos de gallo* ») proviennent de :

<http://www.infojardin.com/foro/showthread.php?p=5719631>